

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Réflexions

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An..... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

Mince de couillonade, la Grande Salaison de la bande à Lesseps. Je coupe pas dans le pont, nom de dieu !

Chouettes manifestances des Conscrits de la Sociale à Lyon et à Mège-Coste.



J'y coupe pas !

Y avait deux charretées de crapules dans le Panama :

Primo, la charretée des bouffe-galette ;

Deuxièmo, la charretée de Lesseps et de ses copains.

La charretée des bouffe-galette a été déchargée en douceur : Rouvier et les autres fripouilles ne seront pas poursuivis. Les juges les ont passés à la lessive et les proclament aussi blancs qu'un tire-jus qui sort des pattes de la blanchisseuse.

Dame, le populo n'a pas avalé pareille couleuvre sans grogner un brin. Ça a été un « Oh!... » d'espatriement général.

Voyant ça, les jean-foutre de ministres ont voulu détourner son attention ; pour cela, ils ont donné l'ordre aux enjuponnés de foutre la forte dose à la bande de Lesseps.

L'ordre ministériel arriva bougrement tard : les condamnations étaient déjà bâclées, — les chameaux s'en tiraient dans les prix doux ; c'était un acquittement déguisé.

Il fallut refoutre toute la jugerie en chantier. Turellement, les enjuponnés ne refoulèrent pas à la besogne, ces dégueibitants salauds sont prêts à toutes les charogneries pour plaire aux grands.

Si bien que deux heures après, ils prononçaient les condamnations suivantes : le vieux Lesseps, cinq ans de prison et 3,000 balles d'amende ; Charles Lesseps, itou ; Fontanes et Cottu, deux ans et 3,000 balles d'amende ; Eiffel, deux ans et 20,000 balles d'amende.

Là-dessus, quasiment tous les quotidiens y ont été de leur larme ; ils se sont foutus à jérémier sur l'atrocité des condamnations. Nom de dieu, je ne les aurais jamais cru si sensiblarde !

Peuh, c'était pas tant sur les condamnations qu'ils pleurnichaient. M'est avis que leur douleur provenait surtout de la certitude que les beaux jours d'arrosage sont finis, bien finis !

C'est qu'en effet, les journaloux ont bougrement plus palpé que les bouffe-galette. Qui donc a causé l'emballement faramineux sur le Panama ?

Ce sont ces maudits chieurs d'encre, avec leurs belles tartines ronflantes et mensongères.

Les appitioiments sont principalement allés au vieux Ferdinand Lesseps. Songez donc, ce pauvre gaga, à qui on colle cinq ans de prison, si ça ne fait pas pitié ?

Moi, ça me fait suer, nom de dieu ! A bibi on ne la fait pas à l'oseille.

Cette condamnation est une sacrée frime : une belle roublardise des jean-foutre de la haute, pour faire goûter plus facilement les yeux.

Donc, pour le vieux birbe, rien de grave. Et c'est si vrai, qu'en annonçant sa condamnation on a annoncé sa grâce pour un de ces quatre matins.

Restent les autres. Voyons ce qu'il y a de sérieux : ils ont ramassé de la prison et quelques billets de mille d'amende.

Pour ce qui est des billets de mille, mince de foutaise !

Eiffel a été le plus salé de la bande. Or, ce filou qui a barbotté 33 millions a juste 20 mille balles à cracher ! Quand on pense que pour sa défense il a casqué 200 mille balles à son avocat, on est forcé de s'avouer que son amende est bougrement douce.

La prison les mouchera-t-elle mieux ?

Oh ! oh ! Ne nous emballons pas : leur condamnation n'a rien de définitif. A preuve, c'est que le Cottu vient d'être refoutu en liberté provisoire. D'autre part, avant que ces crapules soient priés de faire leur temps, ils ont une chiée de mics-macs légaux à foutre en mouvement.

Une supposition, que tout soit bâclé, qu'après l'épuisement des ficelles légales, les condamnations de ces brigands soient maintenues. Combien feront-ils ?

Prenons le Lesseps : il a cinq ans à tirer. Turellement, on lui appliquera la libération conditionnelle, c'est-à-dire qu'on le lâchera à moitié de peine : ça ne lui fera donc que deux ans et demi. Outre ça, il fera sa prison en cellule, d'où nouvelle réduction du quart. Si bien que tout calculé il aura à peu près 18 mois de clou à endurer.

Et foutre, y a bougrement de chances pour qu'arrive sa grâce avant que les 18 mois se soient dévidés !

Dix-huit mois pour le Lesseps, ça fait, à vue de nez, à peu près six mois pour ses copains...

Nom de dieu, j'avais t'y raison de dire que ces condamnations sont une grosse fumisterie, et que les journaloux qui y ont été de leur larme sont d'infests hypocrites ?

Voilà la condamnation.

Voyons le crime :

Le nombre officiel des prolos morts à Panama, victimes des fièvres et du climat, est de 30.000.

Oui, nom de dieu, trenté mille !

A peu près le chiffre que les Versaillais massacraient à Paris, en mai 71.

Et, les bons bougres, n'allez pas croire que les Lesseps et leur sale bande pêchèrent par ignorance.

Mille dieux, non !

Le premier jour des travaux, tout comme le dernier, ils étaient fixés, ils savaient que le canal ne pouvait se creuser. Ils s'en fichaient pas mal !

La galette rappliquait dans leurs coffres, — les ouvriers s'embauchaient en foule pour le Panama.

C'est tout ce qu'ils voulaient !

Tant que le pognon a dégouliné, ça a marché : on bouchait la gueule à tous ceux qui voulaient ouvrir les yeux ou débiter le truc.

Si le populo avait voulu cracher à perpète, le Panama aurait duré indéfiniment ; jamais il n'y aurait eu de scandale et le Grrrand Français continuerait à recevoir des coups d'encensoir sur le pif.

Mais voilà, le pognon s'est fait rare, les bas de laine, une fois à sec, étant vidés pour longtemps.

C'est qu'il en a coulé des millions dans le Panama ! Les Lesseps ont rafflé gentiment un milliard et 400 millions.

Sur cette espatrouillante somme, y a eu juste 250 millions dépensés à gratter la terre à Panama, pour faire croire qu'on creusait le canal.

Tout le reste, c'est-à-dire un milliard et 150 millions a passé à l'as ! Ça s'est partagé entre les entrepreneurs comme Eiffel, les journaloux comme Hébrard, du Temps, les bouffe-galette comme Rouvier et compagnie.

Mince de volerie, cré pétard !

Et qui donc a versé les millions ?

Oh, c'est pas les gros richards, nom de dieu ! Ils avaient le nez trop creux et savaient qu'ils seraient salement échaudés. C'est les paysans, les pauvres bougres qui, embobinés par les boniments des chieurs d'encre, ont aboulé leurs quat' sous dans les pattes crochues des Lesseps.

A vue de nez, on peut affirmer qu'il y a eu cinq cent mille souscripteurs. Dans ce tas, y en a bien eu le quart, qui, complètement ruinés, réduits à la famine, ont crevé de faim ou se sont suicidés.

De ce côté, ça fait 125 mille victimes.

Ajoutez-y les 30 mille prolos assassinés à Panama, — et au total vous avez 150 mille malheureux que sans une larme, ni un remords, ces affreux bandits ont envoyés à la mort.

Et dire que des jean-foutre ont l'aplomb de s'apitoyer sur la condamnation de ces monstres.

Ils ne savent donc pas, ces larmoyeurs de pacotille, qu'un pauvre vagabond qui, dans un moment de rage, fout son godillot à la gueule d'un jugeur ramasse cinq ans.

Autant que les Lesseps !

Ils ne savent donc pas que, pour avoir dénoncé les voleries et les crimes des grosses légumes, des zigues d'attaque écoppent journellement des deux ans de prison.

Autant que Fontanes, Cottu et Eiffel !

Ça dit tout, nom de dieu !

PETIOTE EXPLIQUE

A propos de l'élection de Dijon, où le copain Catineau s'était porté candidat pour la forme, un bon bougre m'écrivit :

« Ce qui me fout bas, c'est de te voir jaboter contre les candidats à l'Aquarium, quand, dimanche dernier, y avait à Dijon un anarcho candidat. Il a eu 61 voix : il y aurait donc 61 rupins à Dijon ?.. »

T'as raison, l'amî, de réclamer de l'éclaircissement. Je vas te satisfaire :

Le copain Catineau n'a pas eu un instant l'idée de décrocher un fauteuil de bouffe-galette, — foutre non ! Il n'est pas assez cruche pour avoir une pareille ambition.

Ce qu'il a voulu, c'est profiter de la période électorale pour dire aux bons bougres qui coupent encore dans la fumisterie du vote, que le suffrage universel est une infecte couillonade.

Pour le faire carrément, hardiment, sans

qu'on puisse lui boucher la gueule, y avait qu'un moyen : se foutre candidat.

Grâce à ce biais, le copain a pu coller des affiches sans timbre. L'occase était trop belle pour la rater !

Songe donc que les affiches sont le plus riche moyen de semer les idées.

Les crapulards de la gouvernance le savent bien, nom de dieu ! Aussi ils les ont soumises à un sacré impôt qui les rend bougrement chérottes.

Y a qu'en temps d'élection où l'impôt est levé, — mais rien que pour les candidats.

Tu saisis le joint, hein ?

Pas besoin d'ajouter que, dans ses affiches, au lieu de faire du boniment pour sa fiote, Catineau expliquait aux bons bougres que la votellerie est un truc inventé par les jean-foutre de la haute pour faire approuver par le populo toutes les vacheries de la société actuelle.

Et il concluait en engageant tous ceux qui ont un brin de jugeotte à ne pas voter, — ni pour lui, ni pour personne !

Pour finir, je te dirai qu'aux prochaines élections, tu verras des tripotées de candidats pour la frime qui, tout partout, montreront le bout de leur pif, — histoire de foutre en fureur les candidats pour de vrai en tapissant les murs de riches flanches contre le vote.

LE TIRAGE AU SORT

J'ai déjà dit, avec des preuves à l'appui, que cette sale invention du tirage au sort, réveille dans le cœur des gas de vingt ans la vieille méchanceté et la sauvagerie.

C'est d'ailleurs bougrement compréhensible.

Pourquoi les fout-on en branle ?

Pour les envoyer à la caserne et leur faire apprendre le métier d'assassin.

Or donc, y a pas à leur en vouloir si leurs mœurs commencent à devenir féroces : c'est leur apprentissage.

Autrefois ces frasques de conscrits passaient inaperçues ; on les foutait sur le compte du piccolo, et on n'en soufflait mot pour ne pas défriser la vieille poufiasse de Patrie.

Aujourd'hui, chaque bon bougre sait à quoi s'en tenir là-dessus. Aussi on reluque avec tristesse et dégoût les types qui continuent à rester barbares.

Voici quelques-unes des salopises que se sont permis quelques douzaines de conscrits.

Ça c'est passé en plein Paris, nom de dieu !

Rue Tocanier, une bande d'enrubannés a foutu des coups à un gosse qui se permettait de rire. Un prolo a voulu prendre sa défense et a étrenné à son tour. Finalement, ils ont foutu à sac la boutique d'un bistrot où le gosse et son protecteur s'étaient réfugiés.

Rue de Nevers, une autre bande croisa un colleur d'affiches qui, perché sur son échelle, faisait son petit turbin. Ils ont secoué son échelle, kif-kif un prunier, et ont joué à la balle avec le gas. Quelques prolos que cette sale farce avaient attiré, ont voulu prendre la défense de l'afficheur. Gentiment, en gueulant « Vive la patrie ! » ces bons conscrits leur ont foutu une volée.

Par exemple, y a une autre bande qui a trouvé à qui parler : les types s'étaient foutus à envahir une pharmacie, entrant à queue leu-leu, — en procession.

Le pharmacien ne s'est pas épaté et en guise d'eau bénite il les a aspergés d'acide, histoire de leur rafraichir les sens.

A côté de ce revenez-y de barbarie, la conscription est une riche occase dont les fistons qui en pincet pour la Sociale profitent avec

joie pour faire montre du mépris qu'ils ont pour le militarisme.

A Paris, ces manifestations sont rares. C'est y qu'on y est trop tassés et que l'initiative s'y développe moins vite que dans les petits patelins ?

Ou bien, c'est-y que les jeunes gas ayant l'âge de tirer au sort *oublent* volontairement de se faire inscrire ?...

Tout de même, nom de dieu, y a des fistons qui se paient un brin de rouspétance.

C'est ainsi que l'autre jour, rue Turbigo, les sergots ont coffré un ouvrier mécanicien qui avait à son galurin une pancarte portant : « A bas le patriotisme ! Vive la grève des conscrits ! Place à la fraternité des peuples ! »

Pour numéro il avait étalé au mitan du papier trois beaux zéros !

Par exemple, si ces chouettes manifestations sont rares à Paris elles sont bougrement communes en province.

Un petit patelin où le tirage a été rupinskoff, c'est à Mége-Coste dans la Haute-Loire. Le tirage a eu lieu à Auzon, chef-lieu du canton.

Ils étaient huit conscrits de Mége-Coste, tous verriers. Comme une veine, le jour du tirage, les verriers chômaient. Pour lors, les papas ont voulu accompagner leurs fistons ; y a même des gueules noires qui ont pris part à la petite fête.

Après entente, une floppée de trois cents bons bougres partaient pour le tirage. Les huit conscrits marchaient en tête, tout enguirlandés de rouge, portant deux drapeaux dont le rouge flottait seul, plus une sorte de grande bannière où étaient écrits : « A bas les frontières ! Vive l'Internationale ! Classe 1802. »

C'est les gendarmes qui faisaient une sale bobine ! S'ils l'avaient osé, ils auraient sabré toute la bande.

Mais, voilà le hic ! Y avait là 300 bons bougres, bien rablés, qui en un tour de main leur auraient galbeusement secoué les puces.

Aussi, pour faire une crapulerie, ils ont attendu que le populo se soit éparpillé dans un café.

Un riche petit fiston, tout floqué de rouge, était resté dehors. Les pandores l'ont trouvé de bonne prise : ils le reconnaissaient pour avoir porté le drapeau.

Le petiot gas, n'ayant pas froid aux yeux les envoya bouler avec perte et fracas : « De quoi ? qu'il a répondu au capiston des tricor-nards. Si vous avez des terres à défendre, défendez-les vous-mêmes. Nous ne sommes pas obligés de nous faire casser la margoulette pour vos sales fioles. »

Aussi bête que ses bottes, le pandore ne savait quoi rebiffer. Pour se tirer d'affaire, il a conduit le camarade devant le sous-préfet.

Turellement, ça avait mis tout le populo en mouvement, qui, carrément, emboîta le pas aux gendarmes, — tout prêt à se foutre en colère si le petit fieu n'était pas relâché.

Le sous-préfet eût le nez assez creux pour voir de quoi il retournait. Aussi, après un interrogement pour la frime, il le faisait refoutre en liberté.

Sitôt débouclé, le gas s'en vint retrouver les camarades, et reprit le drapeau, — à la gueule des pandores qui en bavaient des chaussettes russes.

Nom de dieu, voilà qui prouve qu'il n'y a qu'à avoir du nerf pour se faire respecter.

Autre riche coup, à Lyon, au tirage du troisième arrondissement :

Une floppée de conscrits de la Sociale avaient eu l'idée rigolotte de s'épingler le numéro, non pas au côté face, mais au côté pile, — au bas des tesses.

Puis, le capel enguirlandé, ils se sont baladés toute l'après-midi, criant franchement qu'ils ont soupe de servir de chair à mitraille.

Mille dieux, voilà des fistons qui ont du sang dans les veines !

Ah foutre, autant les sacrées pochetées dont j'ai raconté les frasques barbares me puent au nez,

Autant j'ai à la bonne ces belles jeunessees qui gueulent franchement le mépris qu'ils ont pour la garce de société actuelle.

Allons, la Sociale a du vent dans les voiles : si nous manquons de biceps, nos fistons nous prouveront qu'ils ne sont pas de fausses couches !



Chouettes Projets !

Ah bien, mille dieux, voici une nouvelle espatrouillante qui arrive tout de go d'Amérique :

Imaginez-vous qu'il y a au plus quinze jours, la police de Monaco a réussi à se foutre sur les traces d'une bande de 18 anarchos qui voulaient se payer une petite visite au Casino de Monte-Carlo.

C'est pas tant aux roulettes qu'ils en avaient, — c'est surtout les caves que ces fouinards-là voulaient visiter. Histoire de défoncer les coffres-forts et d'enlever le pognon qui y moisit, — afin de s'en servir pour la propagande par le fait.

Bondieu, qué malheur que ça n'ait pas réussi !

Tout le monde aurait approuvé.

Le plus pochetée des niguedouilles aurait trouvé rudement bath que ces monceaux de galette qui ont été volés deux fois (une première fois quand les richards l'ont roustie au populo, une seconde fois par les filous de Monaco aux richards) servent enfin à quelque chose d'utile : au dégrassement intellectuel du populo.

« Mais, va se demander plus d'un camarade en hochant la tête, j'ai jamais entendu parler d'un truc pareil ? »

C'est vrai, nom de dieu !

Y a à cela une sacrée raison : tous les quotidiens ont la patte graissée par Monaco. On leur bouche la gueule avec des billets de banque.

En retour, faut qu'ils ne débinent pas les crapuleries de la roulette ; faut qu'ils taisent leur bec sur la trifouillée de suicides qu'il y a journellement.

C'est pourquoi ces honnêtes torchons imprimés n'ont rien dit du projet des anarchos, — crainte que ça foute le trac aux noblaillons et aux fils à papa, et que ça les empêche d'aller se faire plumer.

Autre tuyau qui raplique d'Italie :

Le *Sempre Avanti*, un riche canard anarcho, annonce qu'on vient d'arrêter, à Nice, Cagniani Grino, de Livourne, qu'on soupçonne d'avoir eu l'intention, avec l'aide d'autres compagnons, de faire sauter en l'air le Casino de Monte-Carlo.

Le gas a opposé une sacrée résistance et a essayé de crever la sale paillasse d'un des rous-sins qui l'ont arrêté.

Pas plus que de l'autre, les quotidiens n'ont ouvert le bec de cette affaire.

La raison est la même : c'est pour ne pas porter tort aux grosses légumes de Monaco et continuer à palper leur belle galette.

Hein, elle est rien mouche l'indépendance des journaloux bourgeois !

BABILLARDE

Paris, 13 février 93.

Mon vieux Peinard,

T'as l'air tout espatrouillé parce que les types d'Ivry-la-Bataille, sont exploités par un singe nommé Benoist.

D'après le flanche de ton copain, les bonnes bougresses gagnent dans les 20 sous par jour : les bons bougres dans les 30 et 40 sous. C'est pas lourd, vrai, et surtout pour un turbin pareil, et si les bouffe-galette n'en avaient pas plus, rien que pour leur déjeuner, ils allongeraient une sacrée langue et en baveraient des briques.

Mais, mon pauvre vieux, y a rudement pire, dans le même département de l'Eure : dans un patelin nommé Bosc-Royer, aux environs d'Elbeuf, les tisserands à la main qui travaillent pour les bagnes de cette ville, ramassent dans les 12 à 14 sous par jour, et encore faut aller chercher la commande, faut la rapporter, autant de perdu, vu qu'il y a à peu près deux lieues de chemin. En plus, faut rapporter l'ouvrage au jour fixé, sinon, on n'en veut pas. Si par malheur, le patron n'est pas content, il refuse itou le travail du pauvre diable ou bien lui rogne sur le prix.

Enfin, il y a le chômage. Autrefois, les bons bougres gagnaient à peu près autant, mais depuis ce temps-là la vie est diablement plus chère, de sorte que dans ce patelin et les autres avoisinants, il règne une sacrée mistoufle.

Quéque tu veux qu'on boulotte avec 14 sous par jour ?

Turellement, les patrons s'en foutent : pourvu qu'ils encaissent le bénéfice, ils se moquent un peu que les pauvres diables n'aient pas de quoi bouffer.

Du reste, le métier de tisserand est bougrement infect, car dans le Cambrésis, il y a environ vingt mille types qui gagnent la somme d'un sou par heure !

Faut donc que ces malheureux s'esquintent à fond en turbinant 15 et 16 heures par jour, pour arriver à crever de faim, eux, leurs femmes et leurs mioches ! Et pas de danger que les patrons qui sont presque tous des opportunistes et des radicochons, riches comme Crésus, s'occupent tant soit peu des bons bougres, qui ne sont bons que pour leur faire gagner des millions !

Bien entendu, tous ces patrons ont toujours plein la gueule des bienfaits de la Révolution, de fraternité républicaine, d'affranchissement des travailleurs, et autres balançoires, dont le populo commence à avoir soupe.

Vrai, il est temps que ça finisse, et c'est pas les jaspinades des bouffe-galette, Lafargue, Ferroul et des socialos à la manque qui feront cesser toutes ces saloperies. Que les bons bougres se le disent, mille bombes !

Un zigou,

qui coupe dans le Père Peinard.

Hélas, mon pauvre fieu, tu n'as que trop raison ! Y a bougrement de petits patelins où les prolos n'arrivent pas à gagner leur pièce de trente ou quarante sous dans une journée.

Qu'est-ce à dire ?

C'est que si on a bougrement de haine pour un patron qui aboule juste quarante sous par jour à son ouvrier,

On doit en avoir quarante fois plus contre l'abominable singe qui paie ses prolos à raison d'une vingtaine de sous.

Et le cochon n'a pas d'excuse, nom de dieu !

Qu'il ne vienne pas prétendre que la concurrence l'empêche de payer le travail plus cher.

La concurrence ne l'empêche pas de bien vivre, de percher dans un beau château, de se passer toutes ses fantaisies et ses caprices.

Il spécule donc sur l'ignorance et la gnolerie des prolos.

Le bandit sait très bien qu'avec les quelques sous qu'il leur donne, les malheureux ne peuvent pas vivre.

Oui, foutre, il le sait !

Seulement, il a eu le flair d'installer son baignoire en pleine campagne : c'est des paysans qu'il fait turbiner. Comme ils ont un peu de terre, un champ grand autant qu'une serviette, il a tablé là-dessus pour payer le gas qu'il embauche le moins cher possible.

De prime abord, les paysans ne voyaient pas de mal à ce turbin : les quelques sous qu'on leur aboulait, c'était du rabiot !

Ben oui, seulement ça fait de l'esquintement en plus... Si bien qu'aujourd'hui ils commencent à y trouver un sacré cheveu, et m'est avis qu'ils n'attendent qu'une occasion pour tancer le cuir de leurs maudits exploités.



Bon dieu de bois ! ça ronfle dur dans les patelins étrangers !

Nous autres Français, on est toujours à se pousser du col, nous figurant être l'avant-garde du progrès.

Ça a pu être vrai, mais, nom de dieu ! ce qu'il y a de certain, c'est que si on veut être à la hauteur, va falloir mettre les bouchées double.

Pour preuve les flanches suivants :

En Hollande, ça va à la vapeur, nom de dieu ! Y a un tel chabonais qu'un de ces quatre matins la gouvernance pourrait bien être foutue les quatre fers en l'air.

J'ai déjà raconté les chouettes rebiffades des paysans, qui ne se gênent pas pour déquiller les gendarmes, tirer sur les troubadés qui veulent les ramener à la soumission et foutent carrément le feu aux turnes des richards.

C'est arrivé à tel point que trente villes sont actuellement en état de siège.

Turellement, les zigues d'attaque cherchent à débaucher l'armée, et ils s'y prennent bougrement bien. En effet, la semaine dernière, dans presque toutes les casernes, un galbeux manifeste a été placardé, et y a pas eu méche de dégoutter les auteurs de l'affichage.

Dans ce manifeste, il est dit aux truffards qu'étant des prolos, ils ne doivent pas tirer sur le popolo, assassiner leurs frères de misère.

Mille dieux ! si l'agitation dans les casernes marchait partout comme en Hollande, on serait bougrement proches du but !

En Belgique, y a une sacrée mistouffe. C'est d'ailleurs kif-kif partout !

Le malheur, c'est que les Belgicos se laissent monter le bourrichon par les socialos à la manque et croient que le suffrage universel est une machine à fabriquer le pain.

Aussi, au lieu de faire carrément de la rouspétance, ils s'en tiennent la plupart du temps à réclamer la grande couillonade du vote pour tous.

Pourtant, y a des jours où la jugeotte leur vient. C'est ainsi que le 19 janvier y a eu à Bruxelles une manifestation épastroillante : A peu près 800 ouvriers sans travail organisèrent un meeting, place de la Constitution.

Un bon bougre eut une idée faramineuse : il proposa que les uns marchent sur la Bourse, tandis que les autres prendraient du pain dans les boulangeries.

Sitôt dit, sitôt foutu en train, nom de dieu !

D'un côté six boulangeries furent attaquées : le popolo se munit de bricheton, y en eu même de gâché, et de jeté à la rue.

« On aurait pu le laisser pour d'autres... » va ruminer un grincheux. C'est vrai ! Mais quoi, pareille chose est excusable du popolo irrité.

L'autre bande, qui marchait sur la Bourse, fut dispersée avec bougrement de difficultés.

Eh foutre, voilà du riche turbin ! Ça vaut bougrement mieux que de brailler jusqu'à plus soif : « Vive le suffrage universel ! »

Ce flanche-là ne m'est pas arrivé directement de Belgique. En effet, en France, nous n'en avons pas entendu parler. Je l'ai su grâce à un camaro qui l'a dégotté dans un journal américain.

Ça doit pourtant pas être un bateau ?

Alors, quoi conclure ?

Que les journalistes français sont les larbins des richards et de la gouvernance, — et qu'ils racontent le moins souvent possible les riches frasques du popolo.

Italie. — C'est pas le seul remue-ménage du popolo dont les quotidiens de chez nous n'aient pas soufflé mot.

Voici un coup de chambard rupinskoff, vieux de deux mois, et dont nous n'avons su rien de rien.

Je le raconte, car c'est bath aux pommes !

Et, foutre, y a pas à dire : « C'est une fumisterie... » C'est pigé dans le *Secolo*, un journal bourgeois italien :

Le mercredi 30 novembre, vers les 10 heures du matin, tout le popolo de San Gervasio, une petite ville de 2.000 habitants du sud de l'Italie, était dans les rues.

La foule s'attroupa devant la maison du maire, où étaient réunis les conseils cipaux, examinant la promesse faite deux jours avant d'abolir les taxes locales sur les denrées alimentaires.

Voyant que les choses tiraient en longueur, que les cipaux faisaient des réponses évasives et des promesses en l'air, le popolo réclama l'affichage de leurs décisions.

Fallut en passer par là !

Plus à cran que jamais, les bons bougres exigèrent la démission du Conseil, et, avec des menaces à la clé, forcèrent chaque membre à la signer illico.

Ça fait, les manifestants se dispersèrent.

A 3 heures de l'après-midi, un lieutenant s'amena avec quatre pandores. Les chameaux attendirent la nuit pour arrêter quelques-uns des riches bougres qui le matin avaient été les plus énergiques.

Cette saloperie exaspéra les familles des prisonniers, qui se mirent à parcourir les rues en faisant un fouan du diable. Si bien qu'en un rien de temps ils eurent rassemblé environ un millier de bons bougres, tous armés.

Illico, ils entourèrent la caserne de gendarmerie, réclamant la mise en liberté des prisonniers, foutant des pierres contre les balcons et les fenêtres, et enfonçant les portes à coups de hache. Si bien qu'ils délivrèrent les prisonniers, qui avaient été bouclés au rez-de-chaussée.

Le popolo s'était divisé en plusieurs bandes : l'une était allée couper les fils télégraphiques.

Pendant ce temps, une autre bande s'amenait devant la turne du maire, enfonçant les portes et commençait à foutre le feu aux paperasses, — mais l'incendie fut éteint par les larbins du maire.

Comme les gas étaient en train de pulvériser chouettelement la cambuse de mossieu le maire, ils entendirent des coups de fusil du côté de la gendarmerie.

Le popolo furieux s'y transporta et toutes les tenêtres, les portes, les balcons furent complètement démantibulés.

Enfin, quand les grosses légumes eurent promis aux bons bougres la libération définitive de leurs camaros, chacun se retira chez soi et roupilla comme un bienheureux.

Eh bien, les aminches, que dites-vous de la chose ?

M'est avis que c'est pas de la petite bière ! Ce petit chambardement est une gentille image d'une grosse révolution.

— Puisque je suis à jaspiner sur les italgos, voici autre chose : A Milan, les jugeurs étaient en train de condamner quatre anarchos.

Tout-à-coup, un gas qui assistait à la jugerie se mit à foutre des pierres aux marchands d'injustice et eut la veine de moucher salement un policier qui était en train de dégueuler sa déposition.

Le chouette zigue ne se laissa pas coffrer kif-kif un mouton, d'autant plus que les anarchos présents prirent sa défense.

Il fut pourtant arrêté et condamné illico à deux ans et trois mois de prison.

Nom de dieu, en France, pour un coup pareil, le gas ne s'en serait guère tiré à moins de cinq ans !

En Espagne, à Xérès, y a eu une riche manifestation en l'honneur des victimes du 10 février de l'an dernier.

Plus d'un millier de bons bougres sont allés porter des couronnes sur les tombes de Zarzuela, Lamela, Busiqui et Lebrijano.

Ça seul a suffi pour foutre le trac aux jean-foutre de la haute. Ils en avaient la petite mort !

Les sales couillons s'étaient figurés étouffer pour longtemps les idées de révolte par une répression féroce. Ils ont été épatés de voir que malgré leurs crapuleries, un bon millier de zigues d'attaque ont été les traiter d'assassins.

Ils en verront bien d'autres, mille bombes !

Eh bien, les aminches, que dites-vous de tous ce branle-bas ?

Nom de dieu, ça sent le roussi pour les grosses légumes !

Si ça se continue de ce train, les émeutes vont aller se rapprochant et grandissant, jusqu'à la culbute finale.

Et c'est foutre pas tout, milliard de bombes ! Du nanan, pour finir :

A Rome, une petite marmite a éclaté contre un poste de police ; la bicoque a été démantibulée à moitié, mais aucun roussin n'a été renné.

En Belgique, à Jemmepe, c'est le château d'un directeur de baignoire qui a écopé. Au moment où ce jean-foutre était à se caler les joues avec sa famille, une pétarade faramineuse leur a coupé l'appétit. Les murs sont lézardés et tout le mobilier est démantilé.

Décidément, le métier de patron et de roussin va devenir salement mauvais. S'ils avaient le nez creux, ils donneraient leur démission illico.

Voulez-vous recevoir pendant un an le Père Peinard

A L'ŒIL ?

Lisez à la page 6 les *Trente-six Malheurs d'un Magistrat*.

Le bon bougre qui sera assez bidard pour deviner d'avance le dernier malheur de Beauterrier, aura droit à un abonnement d'un an au Père Peinard.

Qu'on se le dise, nom de dieu !



Dans un petiot patelin de la Gironde qui s'appelle Saint-Sulpice, le dimanche 22 janvier, dès les 10 heures du matin, la place de la maison Commune commença à se bourrer de monde, kif-kif si c'eût été la fête votive. De tous les hameaux et de toutes les fermes de la commune les gas et les bonnes bougresses se patinaient dare dare; si bien que sur les deux heures tout le monde était là.

Pourquoi diable tant de populo s'attroupaient-il sur cette place? Je vas le dévoiser illico.

Il y a déjà plus de vingt ans qu'il est question de changer de place le cimetière du village. Et, nom de dieu, dans cette question de pacotille, comme dans une question de plus d'importance, le sentiment du populo n'est pas le même que celui des morpions qui le sucent.

Le populo voudrait son champ des navets au tenant de l'autre, (un simple agrandissement); tandis qu'un arrêté de mossieu le préfet de la Gironde le fixe au champ de la Bilotte, dans un terrain bougrement chérot, — et de plus exposé au midi, ce qui est contraire à tous les us et coutumes en cette sacrée matière.

« Ben quoi, direz-vous, pourquoi qu'on laisse pas aux types du pays le droit d'enterrer leurs morts ousque bon leur semble? En quoi ça peut-il toucher le jean-foutre de préfet? »

C'est aussi ce qu'ont ruminé les fistons du patelin. Même, bondieu, qu'aux dernières élections cipales, le mâre, un nommé Rivière, avait formellement promis de faire déchirer l'arrêté de la préfecture.

C'était peut-être un chic type que ce Rivière avant d'être quèque chose dans les légumes, — mais dès qu'il a été sanglé de son écharpe le voilà qui ne vaut pas une chique de tabac: il se laisse, comme un couillon, mignotter par les birbes de Bordeaux et fait tout ce que le préfet lui ordonne.

C'est l'éternelle histoire, foutre! Fichez un bon frangin en place, il se gâtera pareil à du bon vin qu'on enfermerait dans un fût moisi.

Or donc, le Rivière en question s'amenait à la mairie de Saint-Sulpice, le 22 janvier dernier, pour procéder, conformément à l'arrêté préfectoral, à l'adjudication des travaux du cimetière dans le terrain de la Bilotte.

Vietdaze! Mince de gueule, quand il vit le devant de sa bicoque tout noir de monde et qu'il put reluquer dans les yeux de tous ces culs-terreux qu'ils étaient venus là pour autre chose que pour soumissionner. Son pif s'allongea d'une aune, quand les fistons se portant devant la porte lui gueulèrent en cadence: « Mon vieux salaud, plus tôt que de rentrer avec ta clique à la mairie, faudra que tu nous bouffes tous à la croque au sel. »

Il s'attendait bien à du grabuge. A preuve que pour la circonstance il s'était fait accompagner par les quatre charpentiers à Carnot du canton. Mais, vingt dieux, ça ne l'empêchait pas de serrer les fesses: ah, foutre, y aurait pas eu mèche de lui enfilet le plus petit grain de mil dans le trougnard!

A toutes les sommations des gendarmes d'avoir à déguerpir, les campluchards répondirent: « Zut et merle! La maison commune est notre bien et vous n'y foutrez pas les pattes. »

Une estafette du maire se cavala pour quérir du renfort, le télégraphe fonctionna... et quatre ou cinq brigades de cognes s'amènèrent à Saint-Sulpice.

Mais, pétard de dieu, toutes ces manigances furent de la bouillie pour les chats! Les tricorndards eurent beau faire des menaces, ils ne

réussirent pas à foutre la trouille aux paysans.

Les riches bougresses surtout n'avaient pas frio aux mirettes: « Tirez, tas de feignants, qu'elles faisaient aux hirondelles de potence. Tirez donc, si vous l'osez! Vous nous faites pas peur. »

Et y avait pas plan que les salopauds de cognes fassent la moindre arrestation. Dès qu'ils empoignaient un gas, les bons bougres le délivraient séance tenante.

A la fin finale, ne se fiant plus que le populo ne leur fasse un mauvais parti, ils ont décanillé comme des péteux, amenant le maire en croupe.

Les pétrosquins triomphent, nom de dieu! Qu'ils ne changent pas de main et la garce d'autorité ne se mêlera plus de leurs petites affaires: ils auront leur cimetière ousque bon leur semblera.

Faut aussi que je me fende d'une douzaine de lignes à propos du grabuge amené par le tirage au sort, dans un petit trou de la Bretagne: à Ploëstad, près de Brest.

Macarel, quand les Bretons s'y foutent, c'est vraiment pas des poules mouillées! Sans être sorcier, on peut prédire que le jour où les curés n'auront plus de prise sur leurs caboches, ils ne seront pas les derniers à se foutre en danse;

Et ils cogneront ferme sur les larbins de la gouvernance, — comme ils ont fait à Ploëstad, nom d'un foutre!

Déjà, le père Peinard a jase de cette histoire: les camaros savent que les gas qui foutirent la main au sac, ayant bougrement sucé, se fichèrent nne tatouille.

Les cognes s'aboulent pour verbaliser. Mais, merde! Dès qu'ils virent leurs tricorndes, les fistons firent la paix entre eux et tombèrent sur le poil des charognards. Un d'entre eux surtout leur foutit quelques marrons sur le coin de la gueule, en veux-tu, en voilà.

Le zigue d'attaque ayant été agriché, tous les campluchards foncèrent sur les gendarmes et le remirent en liberté.

Pendant un bon bout de temps, la lutte continua, les cochons ayant été chercher du renfort; malheureusement, à la fin finale, les gas se laissèrent amollir par les boniments du maire. Si bien que le zigue d'attaque fut amené par les cognes.

**

Malgré cette fin assez piteuse du tamponnage de Ploëstad;

Quoique le grabuge de Saint-Sulpice n'ait pas à prime vue une grande importance sociale, le Père Barbassou n'hésite pas à tirer le capel devant ces deux manifestances qui indiquent un changement d'allure dans la vie camplucharde.

Nom d'un tonnerre, on commence à comprendre que chaque commune doit elle-même mener sa barque et envoyer paître les larbins des gros colliers de Paris.

De là à s'apercevoir que les types de chaque localité, librement groupés, doivent faire carrément la chasse aux birbes que la gouvernance leur fiche sur le poil, y a qu'un saut de puce.

Un petit conseil en finissant, pécaïre:

C'est bon de résister, couquin dè dious, aux jean-fesse, gouvernants et richards, — mais il ne faut pas s'en tenir à la résistance passive: le besoin de s'armer commence à se faire sentir!

Il faudra plus que des triques, nom de dieu! Et même il se pourrait que les fourches et les faux ne soient que de la Saint-Jean.

Un temps peut venir où la terre reprise aux richards, on sera forcé, au moins pendant une passade, de labourer le flingot en bandoulière.

Il faut aviser à ça, mille bombes!...

En attendant, commençons à appliquer pour l'impôt, les fermages, la conscription et le

reste... le fourbi mis en pratique par les bons bougres de Saint-Sulpice à propos de leur champ des navets.

Et la Sociale marchera comme sur des roulettes.

Le père Barbassou.



RETOURNAGE DE VESTE

Blois. — Y a rien de tel, pour un birbe qui a de l'ambition au ventre, que de se proclamer socialo.

En pelotant les ouvriers, l'animal est sûr de décrocher quelque bonne petite place, où il pourra se faire du lard.

C'est ce qu'avait ruminé mossieu Guéritte, le maire actuel de Blois, — et ça lui a réussi, nom de dieu!

Aux élections cipales, il se porta sur la liste des ouvriers socialos, fit une déclaration bougrement flambante... et passa, kif-kif une lettre à la poste!

Tarellement, le jean-foutre n'a pas été long à retourner sa veste: on l'a vu à la dernière grève des cordonniers. Il a joué un double jeu, menant les ouvriers en bateau et faisant des grandes courbettes devant les patrons, — pour un peu, il leur aurait léché le trougnard!

Aussi, les prolos sont à cran. Ils rognent après ce sale merle et voudraient qu'il démissionne.

Foutre le Guéritte à la porte, c'est bien, nom de dieu!

Par exemple, lui foutre un remplaçant serait bougrement mouche. En effet, y a une chose qu'il faut bien se river dans la tête: c'est que le meilleur des bons bougres devient un jean-foutre carabiné dès qu'on lui fiche un brin d'autorité dans les pattes.

GREDINERIES PATRONALES

Cognac. — Les aminches n'ont peut-être pas oublié la raclée qu'un chouette petit fieu administra à son patron nommé Sévère.

Le singe porta plainte et le prolo fut d'abord condamné à un mois de prison par défaut. A la jugerie contradictoire il n'a ramassé que 16 balles d'amende.

C'est foutre pas la faute de l'avocat bécheur qui reprochait surtout au bon bougre d'avoir foutu des coups au vieux singe et de ne pas en avoir reçu.

Les jugeurs ont été obligés de reconnaître que le patron avait trente-six milles fois tort, — n'importe, ils ont condamné le prolo!

C'est dans les règles, nom de dieu.

Par exemple c'est le populo qui assistait à la jugerie qui était rudement à cran: « Nom de dieu, disait une bonne bougresse, si j'étais assez forte, ce que je l'étrangerais ce cochon là! Il a fait travailler mon homme et ne l'a pas payé... »

Sur dix personnes huit renaudaient pareillement après ce salaud de bourgeois.

Un gosse de 13 ans racontait une volerie qui montre ce qu'est le chameau: « ma mère est veuve avec quatre enfants; l'aîné a deux ans de plus que moi, il porte les bouteilles à la verrerie. Moi, j'apprends le métier de tonnelier et les deux petits vont à l'école. La mère n'a que ses journées qu'on lui paie vingt sous; elle en a fait deux chez Sévère et il ne veut pas la payer. »

Nom de dieu, voilà un exploiteur qui est réussi.

Le malheur c'est qu'il ne trouve pas assez souvent de prolos décidés à lui froter l'échine.

BAGNE INFECT!

Besançon. — Y a quelque temps j'ai asticoté les fesses à Batifoulier, un sale exploiteur du pays. Nom de dieu, paraît qu'il n'est pas

satisfait des vacheries qu'il a faites dernièrement !

En effet, il est en train de faire une cochonnerie encore plus rosse que la première. Il ne parle rien moins que de saquer tous les prolos qu'il emploie actuellement, et de les remplacer par d'autres.

C'est égal, il est rien dégueulasse ce pompier-là !

Voici de quelle manière il s'y prend pour mener à bonne fin sa sale binaire. Il leur dit : « Les amis, j'ai plus rien à foutre pour le moment ; je suis obligé de vous fiche à pied pour quelques jours, quand le turbin repiquera, je vous rembaucheraï. »

Outre sa rosserie, ça prouve sa feignantise : il a le trac de dire à ses prolos qu'il les saque, — il prend un biais.

A l'heure qu'il est les pauvres gas qu'il a foutu sur le pavé sont dans la mistouffe la plus complète.

L'autre jour c'est un vieux prolo qui était saqué, sous le prétexte qu'il était trop vieux.

Un bon zigue a vu le coup : « Vous le foutez dehors parce qu'il est vieux ? Eh bien, je fous mon camp, qu'il reste, nom de dieu ! »

Cré pétard, voilà un coup qui prouve que le zigue a du cœur. Hélas, son dévouement ne suffit pas pour boucher la gueule à l'exploiteur.

Ce qui serait rudement plus pratique se serait de se faire craindre et de s'imposer à lui, — en attendant que vienne la Sociale.

FRASQUES D'EXPLOITEUR

Vienne. — L'exploiteur Vanel vient encore de faire des siennes : une bonne bougresse qui travaillait chez ce brigand vient de recevoir une leçon dont elle se souviendra longtemps, cré pétard.

J'ai déjà frotté les fesses à ce salaud ; à ce moment la bonne bougresse en question était dans sa manche jusqu'au coude, et comme il s'agissait d'un anarcho elle n'eut pas honte de se foutre du côté de l'exploiteur, débinant les copains jusqu'à plus soif.

Aujourd'hui elle s'en mord les pouces, nom de dieu ! Le saligaud lui en a fait voir de toutes les couleurs et la filoute de trente six façons.

L'animal emploie de préférence des italgos qu'il exploite jusqu'à la gauche ; d'autant plus facilement qu'ils ne sont pas aussi à la coule que les prolos du pays.

Si on voulait aligner à queue leu-leu toutes les filouteries de ce singe, ça ferait un sacré oremus ! Ce qui ne l'empêche pas de se pousser du col et de se déclarer honnête, probe, et surtout d'une moralité extra-fine.

Ah mince, alors ! Là dessus je tais mon bec, mais il paraît que sa guenon lui bassine le pieu pour céder la place à ses servantes, qui turellement décanillent vite de cette sale baraque.

Pour ce qui est de la bonne bougresse il veut encore lui faire des mistouffes, mais il fera bien de rester coi, car elle a bec et ongles et elle connaît des petites histoires de chez Blanc Bourret.

DÊCHE D'EMPLOYÉS

Alger. — Une exploitation qui rapporte gros aux jean-foutre, c'est celle que pratique la Compagnie générale Transatlantique. Pas besoin de dire que malgré ça, les prolos y sont grugés dans les grands prix.

Les gros bénéfices s'en vont chez les grosses légumes de la Compagnie, — tout comme l'eau s'en va à la rivière.

A Alger y a environ 150 employés ; 40 sont commissionnés, le restant est auxiliaire. Pour arriver à être commissionné, faut être protégé par les juifs ou les calotins, — sinon macache ! On se fouille.

On entre là-dedans à 4 francs par jour. C'est pas le diable, mais par le temps qui court y a rudement de bons bougres qui ne les gagnent pas. Aussi les gas de la Compagnie vivotaient coussi-coussa.

Le malheur, c'est qu'ils sont sous la coupe

d'un sacré nom de dieu de directeur, cafard jusqu'au bout des arpions et qui tous les dimanches, en grand équipage, s'en va à la messe avec sa toupie.

L'animal apprit par ses mouchards que ses employés lisent le *Père Peinard* et approuvent ses ruminades. Il n'en fallait pas plus pour le mettre en rage.

Aussi depuis le 1^{er} janvier, les rosseries ont commencé : la Compagnie ferme l'après-midi des dimanches et des jours de fête ; les employés étant payés à la journée touchaient leurs 120 balles par mois. Maintenant c'est plus ça, le directeur leur rabotte la demie journée.

Autre chose : les gas sont souvent malades, car le soleil leur chauffe salement la peau ; leur mêt er les oblige en effet à rester des fois des heures et des heures sur le port, sans un abri.

Avant, les jours de maladie étaient payés ; maintenant ils passent à l'as !

Alors, quoi ? Y a plus moyen de vivre dans ces conditions !

Et si on a derrière soi une femme et des gosses, y a de quoi s'en ronger les poings.

Faudra-t-il que les prolos mangent leur directeur ?

MAUDITS BAGNES

Charleville. — Parmi les bagnes qui méritent justement ce nom, on peut foutre en première ligne celui qu'exploitent les frères Jubert.

Turellement, ils ont des contre-coups aussi bourriques qu'eux ; le plus hurf d'entre eux, c'est Lahure, qui tient plus du cochon que d'autre chose.

Cet animal a oublié le temps où il crevait de faim, et il fait mille misères aux ouvrières qu'il a sous la coupe.

Ah malheur, ce qu'il les engueule ! C'est rien que de le dire. Bien plus, a celles qui sont assez gnan-gnan pour l'endurer, il envoie en sourdine quelques bourrades à l'occasion.

Turellement, le chameau se radoucit avec celles qui sont gentilles et qui veulent se laisser faire : il leur colle du bon turbin et les avantage le plus qu'il peut.

Pour être complet, le salopaud fait partie du cercle catholique. Et, nom de dieu, il pratique la charité chrétienne à la façon crapularde des cléricochons.

Bast, tout a une fin ! La moutarde montera au nez des bonnes bougresses et elles se rebifèront carrément.

Ça pend au nez de Lahure plus que trois livres de saucisse, — et, s'il était mariole, il commencerait pas faire nickeler ses fesses, pour le jour où les ouvrières les lui froteront avec un paquet d'orties.

— Un autre bagne où les femmes ne sont pas plus heureuses, c'est celui à Moreaux. Seulement là, c'est le singe lui-même qui caresse les bonnes bougresses, — les jeunes, ça va sans dire.

Si elles font leur mijorée et qu'elles ne veuillent pas écouter le sale exploiteur, ça ne fait pas un pli : c'est la porte !

Y a pas besoin d'aller piocher dans l'histoire des temps anciens, pour dégouter le droit de jambage, — hélas, non !

Dernièrement le Moreau a voulu diminuer ses monteurs de trente pour cent d'un coup. Ils y ont trouvé un cheveu, aussi ils ont plaqué carrément le patron et sa ferraille.

SALES PARVENUS

Doyet. — Un camaro me raconte que dans le patelin y a deux sales birbes de boulangers qui ne cessent de débiter des saloperies contre les bons bougres.

Les deux mitrons sont deux parvenus, qui dans le temps ont tiré du charbon, kif-kif les frères et amis. Maintenant qu'ils roulent dans une guimbarde et qu'ils ont le boursicot garni, le pape n'est pas leur cousin.

Y en a un qui braille que tous les zigues d'attaque devraient être accrochés à une po-

tence ; l'autre, un sale chameau aux pattes croches, trouve que le pain est trop bon pour les miséreux.

Pauvres crapulards, ils feraient mieux de baisser le caquet et de se rappeler leur origine.

Il se pourrait qu'un de ces quatre matins on leur rafraîchisse la mémoire avec quelques coups de pied dans le cul ;

Il se pourrait aussi que le populo, fatigué d'engraisser pareille vermine, cuise le pain de la Sociale sans la permission de cette racaille.

LES

36 Malheurs d'un Magistrat

HISTOIRE

D'UN JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

III

Dégringolade (Suite)

Avant le transfert de Bibi-Squelette à la Guyane, il y avait des chances ; ça aurait été fait déjà si la galette n'était pas si rare chez les bons bougres.

De la galette, Filine n'en avait guère, mais s'il ne manquait que ça, il faudrait bien qu'elle en trouve, dût-elle pour cela donner la dernière goutte de son sang.

Pour le moment l'idée de revoir Bibi-Squelette la troublait trop, mais elle donna rendez-vous au copain pour le lendemain. Quand ils se revirent, l'efine rayonnante lui annonça qu'elle avait trouvé, pourvu que lui et quelques autres bons bougres consentissent à l'aider.

Faut croire que ça alla commé sur des roulettes, car quelques jours après, Beauterrier qui se cachait dans une petite piôle à Asnières tomba à la renverse, en apprenant la nouvelle tuile qui lui tombait sur la hure.

On avait fait une perquisition chez lui. C'était pas trop tôt, foutre ! Il en avait assez fait faire chez les autres.

En avait-il assez emmerdé de bons bougres !...

La perquisition chez lui était d'un genre tout nouveau : au lieu d'être faite par de sales rous-sins, c'étaient des gas d'attaque qui y avaient mis la main.

Ils avaient d'abord fourré leur pif dans les paperasses, comme font les quart-d'œil. Mais ils ne s'étaient pas contentés des paperasses, ils avaient tout déménagé, tout ! C'était bougrement rupinskoff. Ils n'avaient pas même laissé un tire-jus, ni une vieille chaussette.

Beauterrier manqua en crever de rage ; il en pissait des larmes de sang !

Allait-il battre la dèche, comme un simple prolo ? Plus le rond, plus de meubles, pas de domicile et pas d'emploi. Il s'en rongait les abattis, nom de dieu !

Il songea à emprunter quelque pognon à ses copains de la haute. Mais ils avaient tellement le trac qu'ils ne voulaient rien avoir de commun avec lui, de peur de se compromettre.

Lui, il avait le trac encore plus que tous les autres. Son seul espoir était d'échapper à la vengeance qui lui était annoncée.

Cet espoir fut vite perdu, car deux ou trois jours après le dévalisage de son appartement, il apprit, avec un épatement de plus en plus chiassitique, la mise en liberté de Bibi-Squelette.

C'était le comble ! Qu'allait-il devenir ? Décidément ses affaires allaient mal : kif-kif des roulettes pointues sur de la merde molle. Il en fut si malade qu'il se ficha au lit.

L'évasion de Bibi-Squelette, jointe à la disparition de Filine, en même temps que le barbotage du saint-frusquin à Beauterrier, tout cela avait été remarqué, et Beaumufard s'a-

(1) Voir le commencement depuis le n° 200.

charnait à trouver la piste de Fifine et de son copain.

Un matin, Beauterrier qui était tenu au courant, apprit que Beaumillard avait découvert quelque chose et qu'il espérait remettre bientôt la patte sur Bibi-Squelette.

Dans sa joie, Beauterrier voulut se lever de son lit, quoiqu'il fût aux trois quarts crevé. Il se voyait déjà rentrer à Paris, retourner au Palais d'Injustice, en imposer au peuple et être rétabli dans son métier de pourvoyeur de guillotine.

Déjà il apprenait par cœur des discours qu'il dégueulait en se regardant dans une glace.

Pour la circonstance il avait revêtu son costume de jugeur et il essayait des effets de force, en agitant ses abattis comme des ailes de moulin à vent. On aurait pu l'entendre marmotier, kif-kif un cabotin qui répète son rôle : « Non, messieurs les jurés, nous n'avons pas peur, faisons-le voir ! Messieurs les jurés, soyez durs, impitoyables... »

Il croyait que c'était arrivé, — et très échauffé, il allait finir par demander la peine de mort (pour le moins), quand il fut interrompu. On lui apportait le billet suivant dont l'enveloppe portait la mention « très pressé. »

« Monsieur, vous êtes découvert et vous allez crever dans une minute. Pas moyen de sauver votre sale peau. Quand vous recevrez cette lettre, la meche sera allumée.

« Bonne sauterie !

« L'éternel ennemi des jean-foutre.

« **POPULO.** »

Il voulut appeler quelqu'un, mais il n'en eut pas la force. Sa voix s'arrêta dans sa gargamelle et il n'aurait pu dire lui-même comment, une minute après, il se trouvait dans la rue, brillant comme un loufoque, appelant au secours, pire que s'il avait eu le feu dans le trou de balle.

Personne ne semblait s'émouvoir, foutre !

Pourtant y avait du trépe en masse, mais tout le monde rigolait ferme, félicitant Beauterrier sur son costume.

Il n'y comprenait rien ! C'était la première fois que des bons bougres faisaient bon accueil à un jugeur. Il entendait des types qui disaient : « Mince, est-il réussi !... On dirait un vrai... C'est la gueule surtout qui est nature... Ça doit être un masque qu'il a sur la tronche... » (A suivre).

Vacheries de Jugeurs

Le Panama n'empêche pas les marchands d'injustice de chercher pouille aux zigues d'attaque :

Un copain de Nouzon, Bouillard, avait ramassé dernièrement trois mois de clou à la suite de la réunion faite par Fortuné à Revin.

Il est allé en appel à Nancy et la peine a été maintenue.

Cette condamnation est d'autant plus infecte que Bouillard est innocent de ce dont on l'accuse : il s'agissait d'une tatouille reçue par le quart-d'œil.

Primo, huit bons bougres sont venus déposer que Bouillard n'était pas dans la salle quand on a tanné le cuir du roussin.

Deuxièmement, le commissaire accusait dans son rapport un gas âgé de 18 à 20 ans, — le copain en a 35 !

Mais il fallait une victime : c'est le pauvre fieu qui gobe la sauce !

Et dire, nom de dieu, qu'après des vacheries pareilles, les jean-foutre de la haute s'épatent de rencontrer un Ravachol sur leur chemin.

A Reims, Dupont a ramassé six mois de prison pour avoir écrit une babillarde aux enju-

ponnés, — et leur avoir dégoisé de trop grosses vérités.

C'est pas tout, nom de dieu ! A Laon, le copain a ramassé deux ans de prison pour des discours jaspés en réunion publique.

Dans la même séance, Fortuné ramassait dix huit mois. Et le pauvre fieu n'a pas fini d'en voir !

A la fin du mois il passe aux assises des Ardennes pour la réunion de Revin.

Allons, les marchands d'injustice ne s'adoucisent pas !

Ces tourriques, qui sont patelins et tout sucre avec les chéquards et les Panamistes, restent toujours bougrement vaches avec les zigues d'attaque

COMMUNICATIONS

PARIS

— Les camarades du groupe des 19^e et 20^e, rue de l'Atlas, sont prévenus que dorénavant le groupe se réunit 124, rue Oberkampf, chez Dumont, au premier.

Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'*Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de propagande de Paris des 5^e et 13^e se réunira tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, à son nouveau local, salle Messiez, rue Mouffetard, 127, au premier, et le dimanche de 3 à 6 h.

— Les camarades des quartiers Saint-Lambert, Necker et Plaisance, qui désireraient fonder un groupe d'études sociales, sont priés de s'adresser au compagnon A. Henriot, 46, rue des Marillons, quartier St-Lambert.

— Salle Georget, 38, rue Aumaire, tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, conférence par le compagnon Georges.

Ordre du jour du vendredi 17 février : Evolution de la femme.

— Quelques compagnons habitant le XVIII^e arrondissement, vu la période d'agitation où nous entrons, font appel à l'initiative des camarades pour la formation d'un nouveau groupe et les invitent à se réunir, samedi soir à 8 h. 1/2, chez Borgeat, 51, rue Ramey.

Blois. — Le groupe des *Toujours prêts!* se réunit tous les mercredis ; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Philippe, rue Chemonton, n° 3.

Charleville. — Les compagnons sont prévenus qu'une soirée familiale aura lieu le 26 courant, pour fêter le retour du copain Maiffait qui vient de tirer huit mois de séjour à la prison de Rethel, pour avoir prêté son concours à la désertion du sale type Lorette.

Chalons. — Le groupe les *Sangliers* de la Marne, réunion le mardi 21 février, au local habituel.

Ordre du jour : la classe ouvrière et les marchands d'injustice de tout calibre.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillemain.

Roubaix. — Camarades. Depuis quelque temps, il semble qu'une espèce d'acalmie s'empare de nous et tente d'annihiler l'esprit révolutionnaire qui s'affirmait assez catégoriquement l'année dernière.

Pourtant, en réfléchissant à ce qui s'est passé tout récemment dans la classe gouvernementale, en songeant aux vilénies et aux infamies commises par la classe patronale dans la foudrille de

petites grèves éclatant de toutes parts, en analysant soigneusement tous les actes de révolte, individuels et collectifs ; en un mot, si nous regardons en arrière, nous constatons que l'esprit de révolte plane au-dessus de la masse prolétarienne, — tel un nuage avant la tempête qui va bouleverser tout sur son passage.

L'idée anarchiste suit son cours, et par la force des choses, fait des progrès immenses. Que serait-ce si notre impulsion était plus vigoureuse ?

Aussi croyons-nous que nous devons redoubler d'efforts pour faire pénétrer nos conceptions dans les cerveaux de nos frères de misère, — afin qu'au plus tôt nous puissions crier : « Place au Peuple ! Place à la Commune Anarchiste ! »

En conséquence, camarades, nous vous convoquons sans exception à une réunion générale qui aura pour but de rallier les forces anarchistes à Roubaix, afin d'y faire bonne et fructueuse besogne.

Réunion de tous les Compagnons le dimanche, 26 février, à 6 h. du soir, au local de la rue d'Inkermann, 144.

Ordre du jour : 1^o Réorganisation de la propagande anarchiste ; 2^o Projet pour la Mi-Carême ; 3^o Vente des journaux et brochures anarchistes.

Tous les copains sont priés de ne pas manquer.

Damery. — Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Anon, à Epernay et tous les environs.

Anse. — Dimanche 19 février, soirée familiale, à 3 h. du soir.

Chants, poésies, déclamations.

Tous les révolutionnaires y sont invités.

Le Havre. — Soirée amicale, tous les jeudis soir à 8 heures, au local anarchiste, 11, rue Saint-Julien.

Le copain Lécuyer est l'inventeur d'un nouveau moteur similaire par son fonctionnement aux moteurs à Gaz perfectionnés, mais où le gaz est remplacé par un élément chimique, économique, peu volumineux et très transportable.

Ce moteur réunit les conditions de légèreté, force, grande facilité de conduite et n'occasionne aucun encombrement de combustible. Il a pour ces raisons une quantité d'application pratiques ; par sa légèreté il s'adapte surtout aux tricycles, voitures de plaisance, ballons, etc.

Un capitaliste intelligent veut-il fournir à Lécuyer les moyens de construire son premier appareil adapté au tricycle et de prendre un brevet. La somme nécessaire est peu importante.

Une part des bénéfices sera attribuée à la propagande révolutionnaire.

Ecrire ou voir le compagnon au bureau du journal.

PETITE POSTE

F. Trignac — D. et M. Roanne — U. Nantes — Z. Nice — D. Pocé — D. Blanzay — P. Lyon — D. Calais — P. Beaune — C. Argenteuil — G. Marseille — C. Béziers — S. Toulouse — G. Rive-de-Giers — H. Aix-en-Hotte — E. Fontenay — L. Creston — C. R. St-Savernin — B. St-Amand — M. Auxerre — C. Romanèche — T. Tenez — G. St-Denis — A. Cordes — H. Havre — B. Vienne — N. Londres — F. Savigère — D. Roubaix — D. La Madeleine — A. Angers — P. Chalons — D. Carmaux — A. Damery — L. Chateaudun — S. Ernecourt — C. Biois — T. Mézières. — Reçu galette merci.

— Le copain Démure, de Roanne, engage tous les copains, notamment ceux du *Tocsin*, à ne plus envoyer ni lettres, ni manifestes à son adresse, — les Panamistes roannais ayant pris l'habitude de tout lui chaparder en gare ou à la poste. Jusqu'à son domicile, où ils viennent fréquemment, choisissant toujours l'heure où le compagnon est absent et volant tout ce qui leur fait plaisir.

— V. M. *Saint-Marsal*. — Le père Barbassou va te répondre.

— Le compagnon Louis Ségot, de Londres, est prié de donner de ses nouvelles à A. Deville, 74, rue des Longues-Haies, chez David Gevers, estaminet du tambour-maitre, Roubaix, Nord.

L'Imprimeur-Gérant : J. LÉCUYER

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris



L'ÉGALITÉ DEVANT LA GARCE DE MÈRE LOI